

Le Rivage des Syrtes ou l'orage lyrique

Le Rivage des Syrtes (1951), de l'écrivain français Julien Gracq

La lecture fut longue, traînante : les phrases s'étiraient, infinies, à mesure que les pages s'épuisaient ; j'avancai, flâneuse, comme dans un rêve... jusqu'à l'éveil, et la chute.

Je ne m'étais encore jamais autant languie de l'infinitude de la plume d'un auteur qui, subtilement et avec tous les détails que l'on doit à la beauté de l'Imaginaire, trace des boucles à n'en plus finir, esquisse un tableau des plus complets, vifs et désarmants. Car son style, oui, désarme : il laisse pantois le pauvre lecteur qui, chavirant sur la mer enfiévrée, tombe à l'eau dans un bruit sourd, et coule à pic, s'enfonçant dans une obscurité obsédante sans trouver d'autre remède à son mal que de lâcher prise ; *Le Rivage des Syrtes* submerge celui qui, ravi par l'édification scripturale des scènes, est entraîné vers les bas-fonds par d'interminables lourdeurs.

Car l'œuvre est massive, l'écriture riche et languissante, et les caractères minuscules et pressés. Et que, dans cette épaisseur-ci – une prose somptueuse –, l'ouvrage nous mène vers des abysses d'une félicité joliment délicieuse et poétique. Il nous plonge dans l'histoire d'Aldo l'« observateur », envoyé d'Orsenna (une république fictive) à la forteresse des provinces du sud érigée sur le rivage des Syrtes. Cette forteresse sépare la terre natale d'Aldo du Farghestan, qui est en guerre larvée avec Orsenna depuis plus de trois siècles. Mais dans la torpeur toujours – et surtout – le danger réside. Et si, dans un premier temps, la forteresse seule enchante le jeune homme, Vanessa Aldobrandi, héritière d'une famille aristocratique d'Orsenna, l'envoûte bien assez tôt... jusqu'à l'instiller à l'irréparable et à trahir, à son insu, sa patrie. Et ainsi la tempête éclate, d'abord silencieuse, puis bientôt terrible. Soudain, les paroles, ces incisives, lacèrent ; les masques tombent, ces mirages insoupçonnés, étonnants.

La lecture, presque, se termine ; les doux remous des vagues disparaissent, crevées par les vagues rêches du rivage des Syrtes. L'aura fantastique, qui accompagnait les flâneries d'Aldo dans la forteresse, s'est peu à peu dissoute. La brume s'est levée, et pourtant : l'orage tonne encore. Là, Aldo s'éveille, entend, écoute, voit sa Vanessa se révéler amère, égocentrée, suprême : « il n'y a jamais eu de nuits, Aldo, où tu as rêvé que la terre tournait soudain pour toi seul ? tournait plus vite, et que dans cette course enragée tu laissais sur place les bêtes aux poumons plus faibles ? » (Chapitre X – *L'envoyé*). Alors, brutalement, « [...] le reflet trouble des mers lointaines » (Chapitre III – *Une conversation*) se dissipe du regard de Vanessa. Tout s'éclaire. Tentée, Vanessa a sombré. Les Syrtes et ses mémoires l'ont vaincue. Et Aldo, ce pauvre Aldo, lui, n'est plus qu'une âme dévoyée.

Quant à moi, lectrice, j'ai senti l'atmosphère parfois inquiétante, vive, langoureuse ou bien encore surprenante et saisissante, me submerger ; le lyrisme de Julien Gracq et sa façon de mener à terme son intrigue m'ont séduite. J'ai découvert un *Rivage* splendide, complexe, dont l'empreinte subsiste bien après la lecture. Aussi, à ceux pour qui Julien Gracq fait figure d'inconnu, *Le Rivage des Syrtes* et sans conteste un incontournable, une de ces merveilles lyriques qui ne nous quittent plus une fois rencontrée. Mais surtout, futurs lecteurs, lectrices, lisez-le bien. Lisez-le avec lenteur, sans avidité ni pression. Laissez-vous bercer par les vagues, ces vagues qui, déjà, annoncent l'orage...

sa violence,
et ses ténèbres.